



Volume 47, Number 1, février 1991

La toute-puissance en question

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400596ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400596ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Breton, J.-C. (1991). Review of [BOUYER, Louis, *Figures mystiques féminines*]. *Laval théologique et philosophique*, 47(1), 134–135.
<https://doi.org/10.7202/400596ar>

La perspective est clairement exposée par Luneau dans son introduction et reprise dans la conclusion. S'excusant un peu du regard européen de l'ouvrage, il tient quand même que de vraies questions sont soulevées eu égard à l'avenir de la foi chrétienne. Des questions «qui se posent *aujourd'hui*» et dont on voit «mal comment l'Église *actuelle* pourrait (en) faire l'économie»; des questions «qui conditionnent largement les décennies à venir» (p. 365).

«Qu'on s'en réjouisse ou qu'on s'en désole, le débat de la "nouvelle évangélisation" est ouvert et pour longtemps. Qui pourrait s'étonner de voir qu'il passionne les chercheurs, sociologues et autres, qui par vocation et par métier sont les observateurs attentifs de la réalité religieuse de ce temps?» (p. 366)

Même si le théologien y trouvera peut-être moins immédiatement son profit que dans *Le retour des certitudes*, il entendra dans cet ouvrage des questions qui ne sauraient le laisser indifférent et pour lesquelles il voudra remercier Luneau et son équipe.

Jean-Claude BRETON
Université de Montréal

Louis BOUYER, **Figures mystiques féminines**. Coll. «Épiphanie». Paris, Cerf, 1990, 186 pages (13.5 × 21.5 cm).

Ces figures féminines sont au nombre de cinq: Hade-wijch d'Anvers, Térèse d'Avila, Thérèse de Lisieux, Élisabeth de la Trinité et Edith Stein. Voilà déjà un projet ambitieux pour un livre relativement modeste, de moins de deux cents pages. Si on ajoute à ces femmes quelques hommes de leur entourage, comme Eckhart, Tauler, Suso, Ruusbroec et Jean de la Croix, il y a à craindre que la matière ne fasse éclater le cadre. Mais il n'en est rien.

Bouyer a réussi le tour de force d'évoquer tous ces personnages dans un tableau qui leur donne à la fois vérité et éclat. Obéissant à une passion qui ne se cache pas derrière des dehors d'«objectivité», il fait preuve d'une érudition remarquable à propos de ses auteurs et d'un enthousiasme soutenu à leur égard. Même si le lecteur trouvera sans doute que les portraits «raccourcissent» à mesure que le livre avance, il ne lui viendra jamais à l'idée qu'ils trahissent les personnes évoquées.

Le ton passionné de Bouyer se retrouve encore dans les remarques dont il assaisonne son texte. Le traitement que les théologiens réservent le plus sou-

vent aux spirituels est dénoncé, mais aussi son enthousiasme ou son désaccord avec les études et recherches d'historiens, de philosophes et d'éditeurs est exprimé avec vigueur, à chaque fois que l'occasion s'y prête. En ce sens, il est possible de dire que Bouyer a écrit ce livre avec son cœur, admiratif pour les personnes décrites, critique pour certains de leurs biographes. Il va même jusqu'à exprimer une certaine hargne à l'égard du catholicisme de notre temps et à manifester son peu d'estime pour les «erreurs protestantes», sur un ton qui n'est pas celui de l'écuménisme courant.

Un livre donc qui se lit facilement, dépourvu qu'il est de détails encombrants, et qui donne le goût de rencontrer plus en profondeur les personnages évoqués. Un livre aussi qui ne se gêne pas pour reconnaître la signification primordiale et majeure de l'expérience individuelle dans l'acheminement spirituel. Les personnes intéressées par la théologie de la spiritualité seront reconnaissantes à Bouyer d'avoir exprimé de façon aussi claire et forte cette importance de l'expérience; une affirmation qui ne se gêne pas pour reconnaître des travers psychologiques, ou autres, même chez ceux qui s'honorent du titre de saint ou de docteur.

Si Bouyer privilégie l'expérience sur la doctrine et la théologie dans la croissance spirituelle de ses mystiques féminines, il les a quand même choisies en raison de la continuité qu'il trouve entre elles. Bien sûr, il ajoutera «continuité créatrice» (p. 11) pour bien montrer que chacune reprend de façon originale l'héritage laissé par la précédente. N'aurait-il toutefois pas mieux valu choisir un autre mot que «continuité», pour éviter franchement le piège de reconnaître chez elles une «continuité doctrinale»?

L'intention avouée de Bouyer dans cet ouvrage est de contrer, par le témoignage de ces femmes, ce qu'il trouve malheureux dans le féminisme actuel, à savoir de vouloir «faire de la femme un pseudomâle» (p. 9). Il revient à plusieurs reprises sur cette intention, mais sans jamais convaincre que là se trouve sa motivation profonde. Peut-être parce qu'il n'a pas pris le temps de convaincre de la vérité de son diagnostic sur le féminisme contemporain.

Malgré ces toutes petites imperfections, bien inevitables dans un livre habité d'un tel souffle, il convient de souligner le respect de la vie concrète et originale des spirituelles décrites. Bouyer a renoncé, et il faut lui en être reconnaissant, à abstraire de ces expériences particulières un modèle applicable à tous. Il a plutôt contribué à montrer comment des intuitions profondes peuvent être reprises dans des

contextes différents et par des personnes singulières. En cela, il invite son lecteur à faire à son tour, et à sa manière, l'expérience toujours inédite de la vie spirituelle.

Jean-Claude BRETON
Université de Montréal

Évaluer la technique. Aspects éthiques de la philosophie de la technique. Édité par Gilbert Hottois. Coll. «Pour Demain», Paris, J. Vrin, 1988, 175 pages.

Ce petit livre reproduit le texte de dix exposés présentés au colloque international sur les Aspects éthiques de la philosophie de la technique, qui s'est tenu à Bruxelles en septembre 1987. Ces exposés sont de valeur et d'intérêt fort inégaux. Ils considèrent la technique surtout dans ses grandes généralités et leur approche philosophique en fait le plus souvent une réalité bien abstraite. Mais ils témoignent, malgré tout, du retour en force à notre époque de la question de l'éthique. S'ils rappellent tous à leur manière l'urgente nécessité de considérer la question de la fin des initiatives et des productions humaines, ils attirent aussi l'attention sur le fait que la technique n'est pas seulement de l'ordre de la production mais qu'elle a atteint à une réelle autonomie qui la soustrait en quelque manière au vouloir humain. Le problème éthique qu'elle pose alors n'est plus celui des seuls actes humains individuels mais celui des choix sociaux et des buts collectifs et celui de la possibilité de leurs contrôles.

Jean-Claude PETIT
Université de Montréal

Andrei TARKOVSKI, **Le temps scellé. De L'enfance d'Ivan au Sacrifice**, traduit du russe par Anne Kichilov et Charles H. de Brantes, Éditions de l'Étoile / Cahiers du cinéma, 1989, Paris, 239 pages.

La parution en français de l'ouvrage posthume du grand cinéaste Andreï Tarkovski constitue un véritable événement. C'est un livre important aussi bien pour l'histoire du cinéma que pour l'histoire de l'art en général, et pour l'esthétique. C'est de ce dernier point de vue que nous le considérons ici.

L'ouvrage est bien présenté, préfacé par Larissa Tarkovski, épouse de l'auteur, et orné de seize pages

de photographies, et d'annexes biographiques brèves mais d'autant plus importantes que l'auteur se montre discret sur ce point. Sa rédaction s'étend de 1970 à 1986, c'est-à-dire jusqu'aux derniers jours de l'auteur (p. 202, on trouvera une poignante allusion à sa maladie). Cette rédaction a été occasionnée à l'origine par les longues périodes de chômage imposées à Tarkovski par la direction du cinéma soviétique. La longue période de rédaction a eu des répercussions sur le contenu du livre, dont les différents chapitres montrent une évolution thématique. Seuls les deux derniers chapitres parlent directement d'œuvres du cinéaste, en l'occurrence *Nostalgia* et *Le sacrifice*, alors que les quatre premiers cinquièmes de l'ouvrage traitent de questions d'esthétique, et les références aux œuvres cinématographiques (*L'enfance d'Ivan*, *Andreï Roublev*, *Solaris*, *Le miroir* — pour lequel Tarkovski éprouve manifestement une prédilection, à cause des principes esthétiques qu'il est parvenu à y mettre en œuvre — et *Stalker*) ont alors valeur d'illustration. Ce déplacement du centre de gravité de l'ouvrage est expliqué dans la conclusion: «Il m'apparaît actuellement beaucoup plus important, plutôt que de l'art en général ou de la prédestination du cinéma en particulier, de réfléchir sur la vie en tant que telle. L'artiste qui n'en appréhende pas le sens, ne peut être en mesure de se rendre intelligible dans la langue qui est la sienne, celle de son art» (p. 213). Ces réflexions sur le sens de la vie reprennent pour l'essentiel les thèmes développés dans *Nostalgia* (où l'eudémonisme de l'Occident est contrasté avec la quête du sens) et *Le sacrifice* (sur la nécessité de la foi, du sacrifice personnel, et sur le miracle). Quel que soit l'assentiment que l'on accorde à ces réflexions, on ne peut manquer d'y sentir l'expérience vivante qui les inspire, et l'on y trouvera d'innombrables sujets de méditation.

L'importance de cet ouvrage tient néanmoins surtout à ses considérations théoriques. L'auteur expose d'abord sa conception du rôle de l'art; puis, comme beaucoup de grands artistes qui ont écrit sur leur pratique, il s'efforce de déterminer la place que tient l'art cinématographique parmi les autres arts.

Les réflexions sur l'art et son rôle pourront sembler datées, à cause de leur idéalisme manifeste. Pour Tarkovski, l'art est la «nostalgie de l'idéal», il est expression et communication du spirituel dans l'homme. La subjectivité du créateur ou du spectateur s'y subordonne à un idéal, qui est défini parfois comme beauté, comme image de l'infini, mais surtout en termes éthiques: «L'art est un métalangage, par lequel les hommes essaient de communiquer entre eux, de se connaître et d'assimiler les expériences